

SP 38

Un peintre voyageur

L'inspiration de SP 38 surgit de la ville, de ses rumeurs, de ses humeurs, du bruit, de la nuit. SP 38 est un affichiste international qui parcourt depuis dix ans la planète, de Paris à Séoul, de Berlin à New York, plaquant des affiches éphémères sur les murs des rues et des avenues. Il placarde furtivement de jour comme de nuit ses affiches qui montrent avec force les peurs et les désirs refoulés des peuples qui dorment. Provocateur, il écrit sur des grandes bandes de papier : *Vive la bourgeoise, Vive la crise.*

SP 38 peint, graphie, performe, colle des kilomètres de papier et de carton coloré de rouge, de bleu cyan et outremer. Il tapisse ainsi les murs, les toits, les façades, les vitres, les murs, les vêtements, les meubles, les parpaings, la vaisselle, les téléphones et tous les objets qui lui passent sous la main. En trente ans, il a réalisé ainsi entre 5 000 et 6 000 œuvres : affiches, toiles, objets, fresques, tracts, graffitis dans les toilettes des cafés et autres lieux publics, mail-art. Le geste est vif et la révolte gronde sous le crâne de SP 38. Les œuvres sont éphémères.

À l'origine...

Rien ne prédisposait SP 38 à devenir un performer planétaire. Les premières images qui l'ont impressionné furent la mer, la Manche, et puis les bois et les prairies normandes. Il passe une enfance tranquille, bucolique en Normandie entre la mer et la campagne. Des contes, la neige sur la mer et puis la première TV en noir et blanc, vers 1968. Avec de Gaulle et ses discours, les manifs, ça faisait peur et rire en même temps... Plus tard, les grandes villes, les ruines urbaines ont tout gommé.

Sa formation ? Une école privée de dessin et un an aux Beaux-Arts de Cherbourg, section graphisme et publicité. C'était un atelier pour préparer les écoles d'art de Paris. C'est là qu'il apprend à tracer des traits et à faire des aplats sous l'autorité d'un prof d'atelier qui lui donna envie de peindre et de découvrir des techniques. Il quitte sa Normandie et débarque à Paris dans les années 1980 avec l'envie d'autre chose que de faire un travail stupide et, surtout, de créer un autre monde plein de couleur.

Paris, des couleurs... le temps des squatts

Quand SP 38 arrive à Paris au début des années 1980, il ne connaît pas grand monde ; plutôt des gens de la nuit. C'était l'époque du *Palace*, des *Bains-Douches*, de *La Locomotive*... En fait, il n'avait pas trop conscience de ce qui se passait au niveau de la peinture alors que c'était le début de la figuration libre. Il était plutôt branché musique, les fêtes... Par la suite, il croisa des gens comme Graphito, les V.L.P., Jérôme Mesnager, Miss-Tic, Banlieue-Banlieue...

Ses premières toiles sont très inspirées par le groupe Bazooka. En fait, c'était des photos-reportages, des montages. Il y a un souvenir de Modigliani chez SP 38 car il peignait dans sa cuisine au 106 rue de Ménilmontant d'où il voyait tout Paris en sortant de l'immeuble. Pour SP 38, toutes les villes sont grises et comme il y a un manque de couleurs de base, il les colorie, il colorie des immeubles fracassés, des tours foudroyées. La couleur, c'est une thérapie urbaine pour lui.

SP 38 est aussi un guerrier de l'art. Il n'hésite pas à se moquer de l'art conceptuel.

Paris était archi-saturé de couleurs qui n'allaient pas du tout ensemble. Il y avait beaucoup de fluo. Et puis des objets, surtout des vieux téléviseurs que je peignais.

Les toiles de SP 38 sont intuitives, elles sont des images qui doivent circuler autant dans la tête des gens que dans les lieux.

Je me dis toujours qu'une fois qu'une peinture est terminée, son histoire ne m'intéresse plus. C'est le ou les publics qui prennent le relais. Je suis pour un travail « automatique ».

La ville, une matrice

Pour SP 38, la ville est une matrice inspiratrice qui l'a éveillé au monde urbain, et si on lui demande pourquoi, il répond tout simplement : *Parce que je la respire tous les jours*. Pour lui, la ville est aussi comme une grande galerie. Il peut montrer son travail dans les rues. Ce qui l'excite, c'est juste penser que plusieurs milliers de gens verront son travail. Mieux, la ville est un laboratoire, un jeu de construction. C'est pour cela qu'il est sorti de l'atelier pour coller des affiches aux quatre coins du monde.

Je repère assez vite les endroits où je vais agir, de préférence la journée, comme l'employé municipal...

Il investit aussi des squats artistiques. Pour lui, il s'agit d'établir un nouveau rapport de l'art à la ville, à l'argent, par rapport aux visiteurs. C'est aussi un mouvement socioculturel qui peut/doit montrer autre chose que du figé dans les expos. Des gens comme Dubuffet en sont les précurseurs, par leurs textes. C'est aussi une fragilité que l'on ne trouve pas ailleurs, qui ne s'achète pas. C'est la liberté et la liberté est importante, déterminante.

Je crois que les artistes urbains sont des ouvriers qualifiés qui en embellissent les vides... Les villes sont des choses vivantes qui évoluent en permanence. Chaque ville a sa part de ruines, de passé. L'architecture est importante et m'inspire.

Des influences ?

Fernand Léger pour le graphisme et le côté social et industriel, Dubuffet pour son discours et son attitude non officielle. Et puis Andy Warhol et bien sûr Keith Haring pour son travail dans la rue, les graffitis, le côté anti-peinture. Bosch, pour la folie, la

paillardise, et la liberté pour l'époque de montrer des choses hallucinées, la débauche acceptée et non censurée.

Vive la crise, un message ironique

Vive la crise, affiche SP 38 aux quatre coins de la planète. De l'ironie, de la distance sans doute, qui évoque le poème de Mallarmé « Crise exquise crise ».

Berlin, la nouvelle frontière de l'art des murs

SP 38 arrive à Berlin un soir du mois d'août 1995 avec un orage très violent directement dans le centre. J'avais l'impression d'arriver dans une ville après la guerre ; il n'y avait plus de lumière, de l'eau partout. Le quartier était très noir, avec cette impression de ruines. Depuis j'ai toujours habité dans le même quartier. Berlin est une ville immense, avec des usines vides, des grands terrains vagues, des lacs, des rues sinistres. C'est une anti-ville.

Ici, à Berlin, c'est un grand chantier. Tout est rénové, détruit, reconstruit... Il y a un marché immobilier assez fou, avec une mafia urbaine qui efface l'histoire... les impacts de balles... Berlin est une ville très pauvre, très déchirée, et en même temps, il y a des fortunes qui passent dans les travaux... Des paillettes...

Tu me fais penser à un Gauguin déchiré, explosé.

Ça fait plaisir, mais je ne connais pas assez Gauguin pour juger de la comparaison. J'aime assez son entourage féminin.

Des affiches à travers le monde. Pourquoi ?

Disons que j'ai agrandi mon chant d'action, pour ne pas me limiter à une seule ville. J'essaie de faire des choses compréhensibles par tous. Et que l'on peut reconnaître facilement, d'un pays à l'autre. C'est peut-être la « glob'artisation ». Dès que j'ai la possibilité d'aller quelque

part, pour participer à un festival de performance ou une expo, j'amène un rouleau d'affiches avec moi et je fais en sorte que le collage s'intègre.

Te sens-tu proche de Keith Haring, de Basquiat, d'Andy Warhol ?

J'aurais aimé être le fils d'Andy Warhol, le cousin de Keith Haring et le compagnon de fête de Basquiat.

Qu'est-ce que tu utilises comme type de peinture ?

L'acrylique, et uniquement les couleurs primaires. Jamais de noir. Pourtant, je fais parfois des peintures en noir uniquement, certains hivers de déprime. Je fais aussi des sérigraphies.

Peindre, est-ce pour toi un acte militant, une fantaisie d'excentrique, une passion ?

C'est une thérapie. Quand je serai guéri, je ne peindrai plus.

Quel est ton plus beau souvenir de peintre ?

Me promener dans Paris un soir avec un original de Warhol sous le bras avec la peur, excitante, de me faire braquer. C'était un échange...

Quand j'ai fait une toile très grande, la nuit, en public, avec une rage de dent incroyable, et puis les drogues.

Crois-tu que la peinture sur toile a un avenir ? Comment te situes-tu par rapport au mouvement conceptuel ? Au courant support/surface ?

Quand les galeristes auront bien bouffé du conceptuel et du bla-bla, ainsi que le public, il y aura de nouveau la peinture.

Te situes-tu dans un courant de peinture actuel ? Si oui, lequel ?

Je suis proche de la peinture de ville, toute la tendance grapheur qui revient, le mouvement de l'art urbain, avec ses provocations et ses messages directs, le côté interdit, les codes, l'anonymat.

As-tu une anecdote particulière à propos de tes interventions sur les murs des villes ?

À Helsinki, j'avais collé « SLAVES » sur le piédestal de la statue d'un général libérateur important. Quand je suis repassé devant quelques heures après, il y avait un homme âgé en train de gratter l'affiche avec un canif. Il a mis longtemps à tout enlever, avec plein de gens qui le regardaient, étonnés, qui prenaient des photos. Il avait l'air fébrile mais concentré, et en même temps, il était comme un vandale qui s'attaquait à un monument... C'était assez surréaliste. Qui faisait quoi ?

Comment doit-on t'appeler ? Affichiste, peintre... ?

Peintre, colleur d'affiches, performeur.

Entretiens avec Claude Arz, 2010-2015